

L'Humanité

THÉÂTRE

Un p'tit bal pas perdu

Pour finir la saison théâtrale, quoi de mieux que *le Bal d'amour* de Didier Ruiz au Grand Parquet à Paris, lieu inauguré en mars dernier?

Un chapiteau émouvant a tendu là sa toile. Sous son toit bas courent des guirlandes tressées de roses rouges. L'obscurité peu à peu s'impose, bientôt irisée de désirs. Bienvenue dans *le Bal d'amour*, un spectacle de Didier Ruiz, sur des textes de Christophe Martin.

Treize hommes et femmes aux costumes et robes d'un chic classique entrent en piste. Ils multiplient les « Bonjour ! » avec une convivialité distinguée, peut-être timide, alors que la musique de Mathieu Ha instille sans se presser des gouttes d'ivresse.

Le mot « bal » est à prendre ici dans un sens étendu. Il est valse musette, tango, paso-doble entraînant deux corps. Mais il sera encore valse-hésitation : des âmes cognées d'attente et d'espoir sitôt qu'elles sont amoureuses ; des phrases prises de balbutiements pour définir le sentiment confus à ses débuts... Ou encore interrogation sur le rapport à l'altérité – rapport infantilisé, tyrannisant, ou usé par le temps. Exprimant cela, le texte de Christophe Martin sonne on ne peut plus vrai : ces dialogues amoureux, frustrés et donc drôles à l'envi, ont fusé de nos bouches mille fois.

Dans ce *Bal*, l'esprit de celui d'Ettore Scola n'est pas loin. Et c'est l'empreinte même du cinéma qui y est forte. On a l'impression d'un vieux film en noir et blanc tremblé des années cinquante quand, face à un projecteur (devant lequel remue à vue une main), un couple (puis tant d'autres) livre comme au clair de lune des pièces de son « fatras amoureux ». Même si le metteur en scène y a recours de façon trop systématique, ces séquences découpées dans l'atmosphère de la toile restent bien ficelées, et fréquemment cocasses, tragi-comiques par éclairs.



Dans ce *Bal*, l'esprit de celui d'Ettore Scola n'est pas loin. L'empreinte même du cinéma y est forte. Un « fatras amoureux » fréquemment cocasse et tragi-comique.

C'est une femme qui dresse la liste interminable de ce qu'elle aime chez son homme – « Moi aussi... », répond-il lacriquement. C'est une surenchère autoritaire de petits noms, virant vite au concours de niaiseries. C'est cette fille et ce garçon dont les corps s'aiment, mais qui déclarent froidement ne pas s'aimer. Surtout ne pas baisser la garde. N'en dévoilons pas plus : c'est à découvrir et ressentir.

Entre ces fragments de discours amoureux, les couples mènent le bal, ondule en chœur... Soudain ont lieu des caracolades – bien chorégraphiées mais trop étirées – qui laissent place à un couple ne contenant plus la fougue de son baiser.

Enfin, on pouffe encore au souvenir de ce morceau de bal : les danses s'y affichent convenues, quasi monotones, et voilà que

subitement, là un homme, ou ici une femme, quitte la posture de la danse et, empressé, mime crûment auprès de son partenaire, qui lui ne bronche, quelque acte sexuel sans ambiguïté. Montrer le fantôme bestial qui enfle, en même temps que le mouvement lisse, la face opaque des apparences, quel autre art, quelle autre audace que le théâtre pourrait y parvenir ?

Aude Brédy

Jusqu'au 11 juillet au Grand Parquet, 20 bis rue du Département, à Paris (18^e).
Les lundi, jeudi et vendredi à 20 heures, le samedi à 17 heures et 20 heures, le dimanche à 15 heures et 17 heures.
Réservation, tél. : 01 40 05 01 50.
En ce même lieu, les lundi, vendredi et samedi à 19 heures, la C^{ie} des Hommes donne aussi des représentations de l'Amour en toutes lettres.